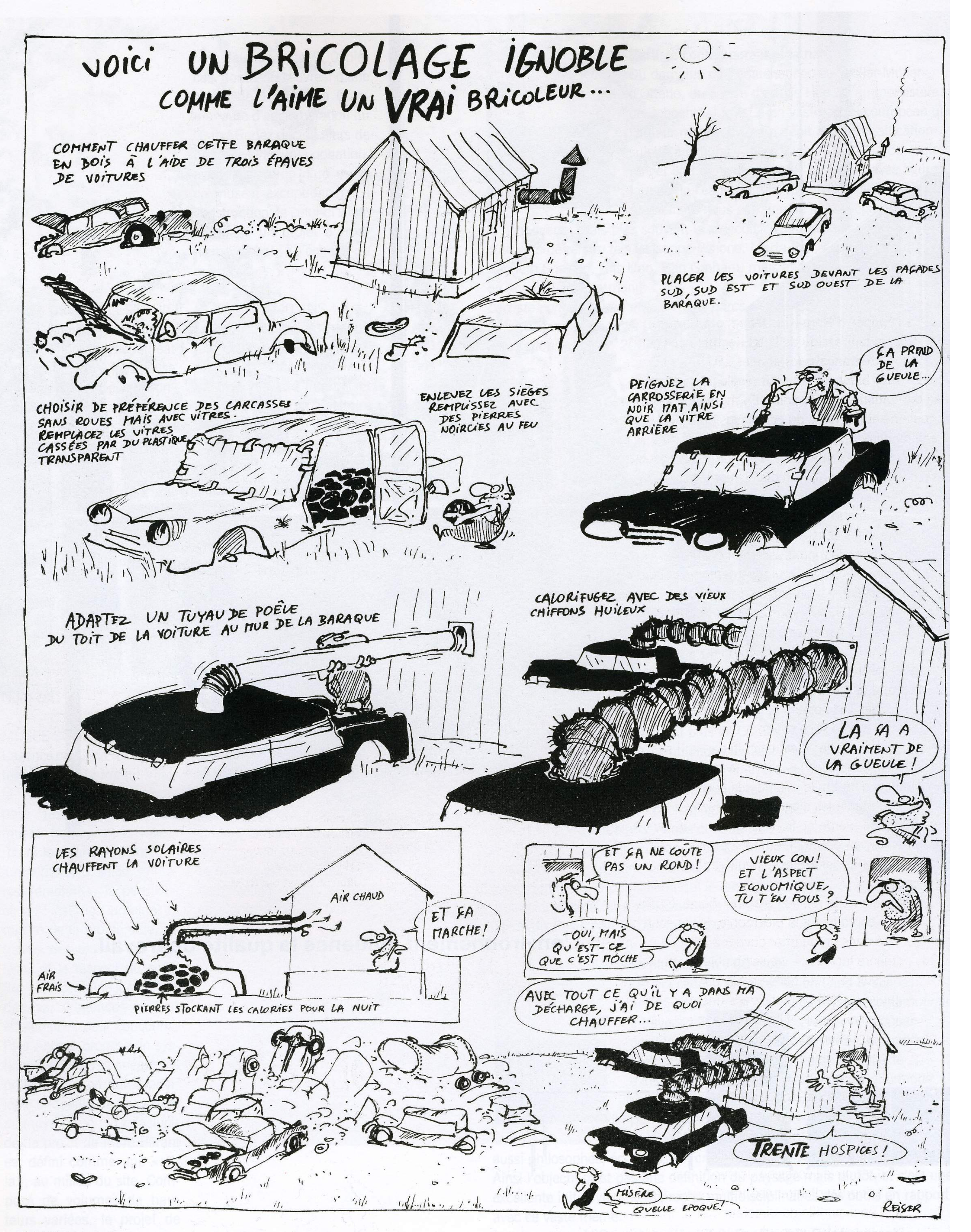


Extraits de chroniques sur les énergies libres publiées dans *La gueule ouverte* entre 1973 et 1974.

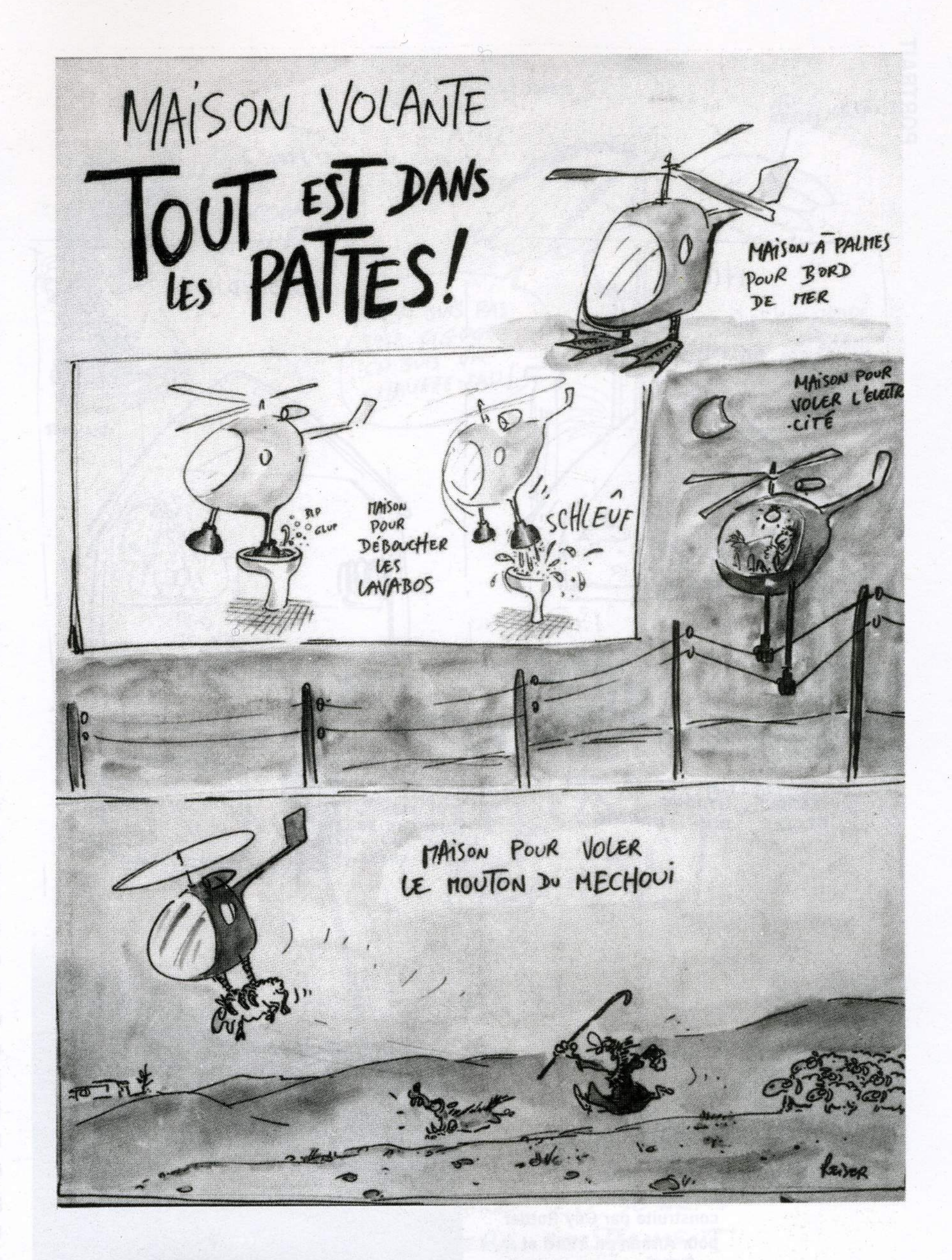
PORTRAIT
SOUS LE SOLEIL DE REISER

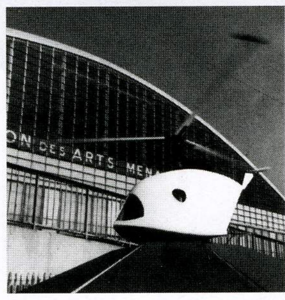
Associé à l'épopée d'Hara-Kiri, Jean-marc Reiser a été un propagateur assidu de l'architecture écologique dans le contexte français des années 1970. Au service de cette cause bafouée, son trait révèle une pensée douée d'intuitions et de lucidité. En marge du 35e salon d'Angoulême et à l'heure du consensus mou du Grenelle de l'environnement, il serait profitable de revenir sur les desseins passionnés que Reiser réservait à l'architecture.

Tout d'abord, un constat : l'architecte est le personnage le plus agoni d'anathèmes au long de l'œuvre de Reiser, davantage même que le militaire. Au détour des planches qu'il consacre à ses cousins ennemis, il livre un cruel instantané de la profession. L'assertion définitive : « Les architectes sont des cons ! » qui agrémente une planche de *Charlie* en 1969, est prolongée de considérations prémonitoires, en 1974 : « vous avez fait la pute devant les promoteurs, les banquiers, les clients, les maires, les entrepreneurs… On vous éjectera comme les vieilles putains qui ont accepté trop de clients à bas prix », pour conclure, un an plus tard, à propos du chômage des architectes : « logique (…) [les promoteurs et les banquiers], leur métier, ils le font bien, même si ce sont des pourris… Le seul qui fasse mal son métier, c'est l'architecte ! ». Il se montre tout aussi intraitable avec les alternatives du moment, les circonvolutions d'un Emile Aillaud, les polyèdres des *Plans Innovations* et même les diagonales de Jean Renaudie : « Minables, de la merde ! ». Pour autant, admirateur de Le Corbusier, Mies van der Rohe et Frank Lloyd Wright, il se prend d'amitié pour des figures singulières de l'architecture contemporaine.

Pour comprendre cette relation d'amour-haine, il convient de retracer les contours de la biographie de cet écorché vif[1]. Fils unique, né dans un quartier ouvrier à Réhon en Lorraine en 1941, de père inconnu – vraisemblablement un soldat allemand –, il suit sa mère dans un exil que les rumeurs ont rendu inévitable. Un temps placé dans une modeste ferme-épicerie-buvette normande, il l'accompagne ensuite d'hôtels en garnis parisiens. Son goût précoce pour la caricature constitue un dérivatif utile à un quotidien difficile. Après avoir découvert les travaux de Félix Trombe et son four solaire des Pyrénées, il développe dès l'age de quinze ans une passion pour l'énergie solaire, mais doit renoncer à une vocation d'ingénieur. L'interruption de sa scolarité en 1956, lui ouvre un autre avenir : celui de grouillot à la régie des vins Nicolas. Il y trouve l'occasion de publier ses premiers dessins dans le journal d'entreprise, *La Gazette de Nectar*, et sa première épouse, fille du directeur de chais. Installé à Bondy dans un pavillon mesquin, puis dans une HLM en bord de voie ferrée, il y conçoit sa haine des architectes et des architectures banlieusardes.

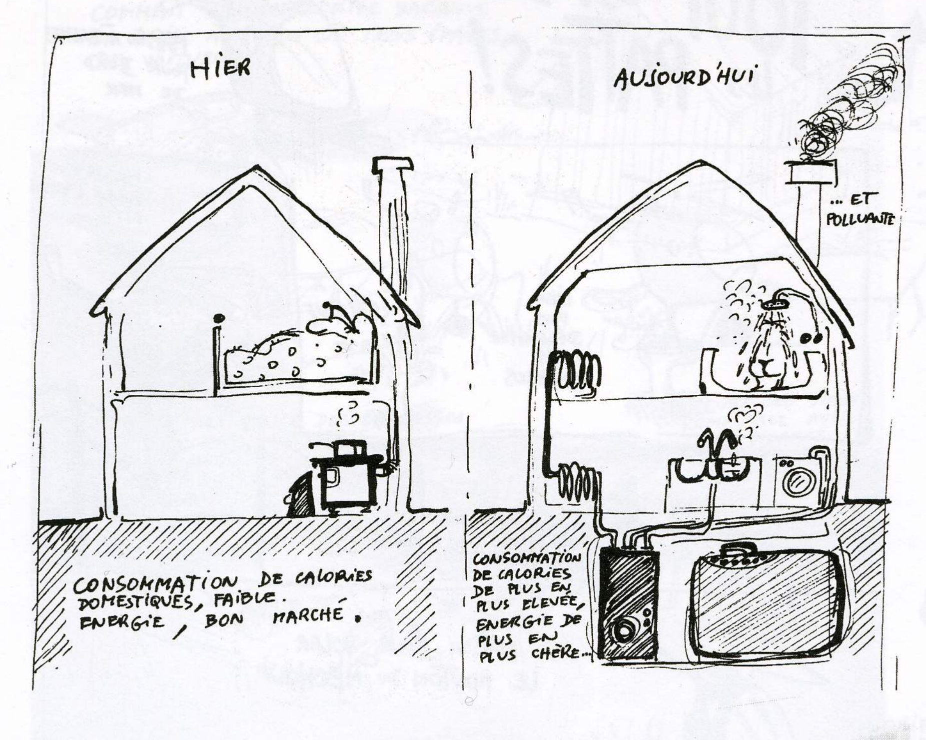
Alors que tout le destine à une existence laborieuse, il rencontre en 1958 Cavanna et Bernier – le futur professeur Choron –, qui passent quelques uns de ces dessins dans

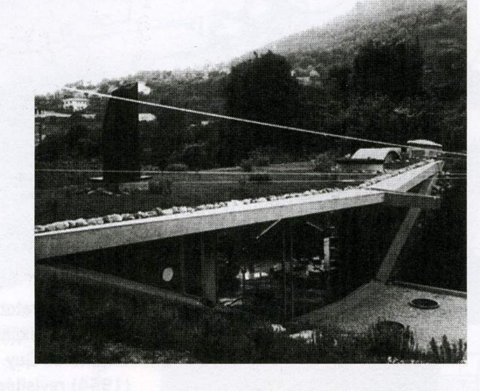




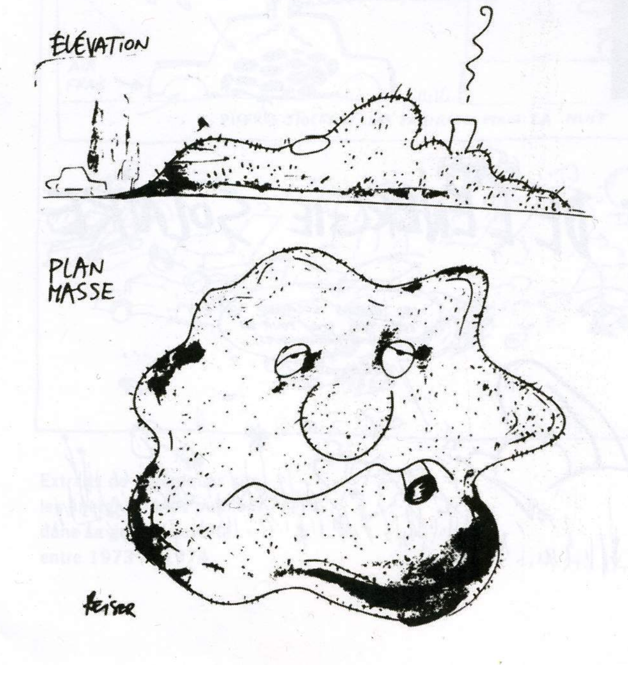
Ci-contre prototype de maison de vacances volante de Guy Rottier (1964) revisitée ultérieurement par Reiser.







Ci-contre maison construite par Guy Rottier pour Arman en 1968 et dessin de Reiser moquant les divers projets enterrés de son ami.



l'éphémère *Cordée*, puis, à partir de 1960 dans *Hara-Kiri*, dont il devient inspecteur des ventes. Il y croise Cabu, Fred, Gébé, Topor, Wolinski, etc., et en vit les censures répétées. Il s'y éduque et finit par trouver son trait et son genre, savamment bâclés et vulgaires, après 1963, lorsqu'il entreprend de s'imaginer un père, alcoolique et violent, *Mon papa*. Il se surpasse par la suite dans l'évocation la plus crue de la vie quotidienne, avec en particulier, à partir de 1973, *Gros dégueulasse*, son alter ego au slip kangourou douteux qui ne supporte pas les gens heureux, puis en 1976, *Jeanine*, son équivalent féminin. Affichiste à scandale de *La grande Bouffe*, Reiser pousse ses investigations sur la nature humaine largement en dessous de la ceinture, livrant des planches de plus en plus outrancières.

Reiser et Rottier

En 1972, grâce au succès de *Charlie Hebdo* et des mensuels *Charlie* et *Hara-Kiri*, Choron lance *La gueule ouverte*, revue d'écologie politique. C'est l'occasion pour Reiser de passer du réquisitoire à la prospective. Festives, « radieuses », ses innombrables planches sur le thème des énergies renouvelables, non réunies en album, constituent un pendant essentiel à la noirceur de son univers coutumier, qui se trouve transfiguré.

Resté symptomatiquement à l'écart de mai 1968, selon ses mots « viscéralement d'extrême droite et raisonnablement socialiste », plus exactement anarchiste, lecteur de Léautaud, Reiser voit dans l'écologie une issue de secours individuelle, une alternative à la violence et à la médiocrité des mouvements de masse. Il apprécie avant tout dans l'énergie solaire sa gratuité et réfute le terme d'énergie douce au profit d'énergie libre. Ce sont les aspects déviants des architectures écologiques qui le retiennent. Et il n'est jamais aussi drôle et pertinent qu'avec ses « bricolages ignobles », mêlant la scatologie qui lui est propre au *low tech* des architectures de survie d'un Yona Friedman et des mouvements marginaux des USA, yourtes, dômes géodésiques et autres maisons construites en bouteilles, en rebus de voiture… A côté de scénarios tout à fait plausibles ou authentiquement précurseurs, il imagine des dispositifs inénarrables, tels un ballon solaire d'eau chaude déguisé en cigogne ou un éclairage à récupération de gaz fécal et papier hygiénique fermenté.

Tout à sa passion, il participe en 1973 au congrès de l'Unesco « Le soleil au service de l'homme », au cours duquel il croise Pierre Aldebert, thésard et admirateur inconditionnel, qui lui apportera désormais son aide technique : « Les chroniques de Jean-Marc ne comportaient aucune erreur scientifique fondamentale. Il ne possédait pas le langage mathématique ou physique mais il intuitait parfaitement (…). J'aurais aimé un groupe de travail avec Reiser. Comme consultant, il aurait lancé cinquante idées par jours. Quarante-neuf hilarantes, irréalisables. Et une, qu'on aurait eu intérêt à creuser ». Par l'entremise inspirée de Ragon, historien conjoint du dessin d'humour et des prospectives architecturales, Reiser rencontre aussi à cette occasion Guy Rottier, qui expose les dessins d'*Ecopolis*, une cité radieuse à l'envers : enterrée, elle est dotée d'un immense capteur qui concentre les rayons solaires, acheminés en profondeur via des *lumiducs*. Reiser s'en fait l'écho enthousiaste dans *Charlie Hebdo*.

Ils ne se quitteront plus. En témoignent une correspondance, des projets et expositions en commun, des visites de Reiser à Damas puis Rabat, où Rottier enseigne successivement. Ingénieur et architecte, forgé à l'école Corbu sur le chantier de Marseille -auquel Reiser consacre plusieurs dessins –, puis collaborateur de Bodiansky,

Prouvé, Lods et Sive, Rottier se veut le chantre d'une « architecture libre », en partie fondée sur une poétique du bricolage et de la récupération. A l'instar de Reiser, il développe des propositions jusqu'au-boutistes, aux significations multiples, dont on ne sait jamais s'il faut les prendre au sérieux, rendant floue la frontière avec la pratique artistique des Nouveaux Réalistes et de ses amis de l'Ecole de Nice, Arman, Ben ou Klein. A l'exact opposé de la tartufferie qui caractérise souvent les architectes lorsqu'ils s'autodésignent en novateurs incompris, Rottier publie, directement aux côtés de ses projets d'arTchitecture[2], leur réinterprétation par Reiser, avec qui il partage le goût pour l'autodérision : sa maison de vacances volante popularisée au Salon des Arts Ménagers de 1964 se pare de pattes délirantes, celle en forme de tumulus, proche de la villa construite à Vence en 1968 pour Arman, devient « la maison d'un feignant »...

Comme ceux de Rottier, les projets de Reiser ne dépassent guère le stade de la rêverie ou de la profession de foi. Quelques-uns des dispositifs illustrés dans *La gueule ouverte* sont certes appliqués par Reiser en 1974 à un ancien poste d'observation militaire sur les hauteurs de Collioure, mais, peu occupé, l'abri est squatté, pillé, puis laissé à l'abandon. La rencontre avec Mario Botta en 1979, « le plus grand architecte de sa génération – avant il y avait Wright – », dont il apprécie l'économie et la simplicité des matériaux utilisés, n'aboutit pas davantage à la concrétisation de la maison solaire rêvée : celle qui, enfin digne de ce nom, aurait égalé l'intemporalité archétypale de la maison ronde du tessinois, à laquelle Reiser consacre sa dernière planche dans *Charlie Hebdo*, en décembre 1981, avant l'arrêt du titre.

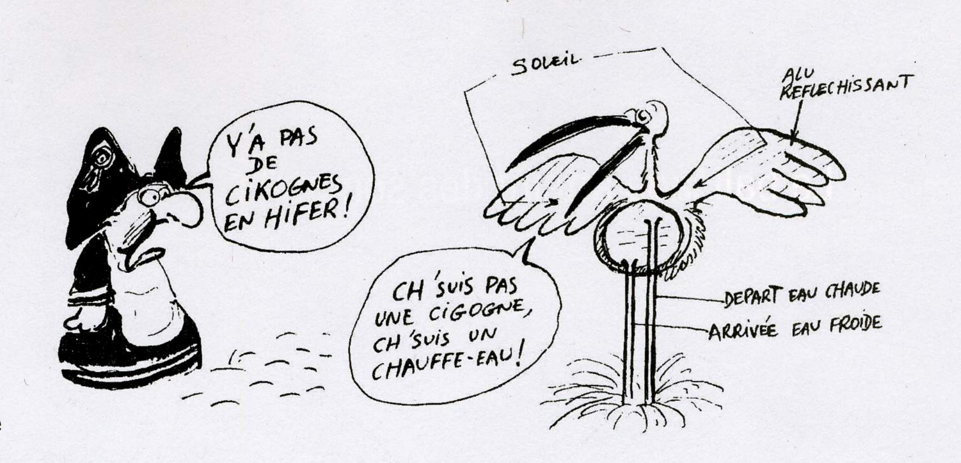
REISER VOIT DANS L'ECOLOGIE UNE ALTERNATIVE A LA VIOLENCE ET A LA MEDIOCRITE DES MOUVEMENTS DE MASSE.

Décédé prématurément en 1983, Reiser est finalement resté enchaîné au destin absurde narré par ses dessins. Force est de constater que la nouvelle civilisation solaire qu'il voulait inéluctable ne semble pas se profiler à l'horizon. En matière de rupture énergétique, on est aujourd'hui bien loin du gai savoir, de la simplicité volontaire et de l'architecture multiple et hédoniste qu'il décrivait. Toutefois, s'il affirme dans un courrier à Rottier : « L'énergie solaire devient triste quand elle est laissée aux mains de tous ces faiseurs d'affaires », il est dans le même temps l'auteur d'une paradoxale note d'espoir qui ne laissera pas d'interroger le citoyen désenchanté de 2008 : « L'énergie solaire [...] réussira beaucoup mieux dans un contexte de capitalisme libéral que dans une structure sociale étatisée. Car les fondements de l'énergie solaire sont anti-Etat. »[3]

Hubert Lempereur

Avec l'aimable participation de Guy Rottier et Frantz Reiser

1. L'article s'appuie largement sur l'enquête approfondie de Jean-Marc Parisis, dont sauf mention contraire, sont tirées les citations : *Reiser,* Grasset, Paris, 1995.
2. *Architecte de l'insolite Unusual ArTchitecture,* Guy Rottier, Z'éditions, Nice, 1989.
3. Christiane Ellis, « Les hommes du soleil : Reiser », *action solaire*, 1982.





Documents et photos DR